

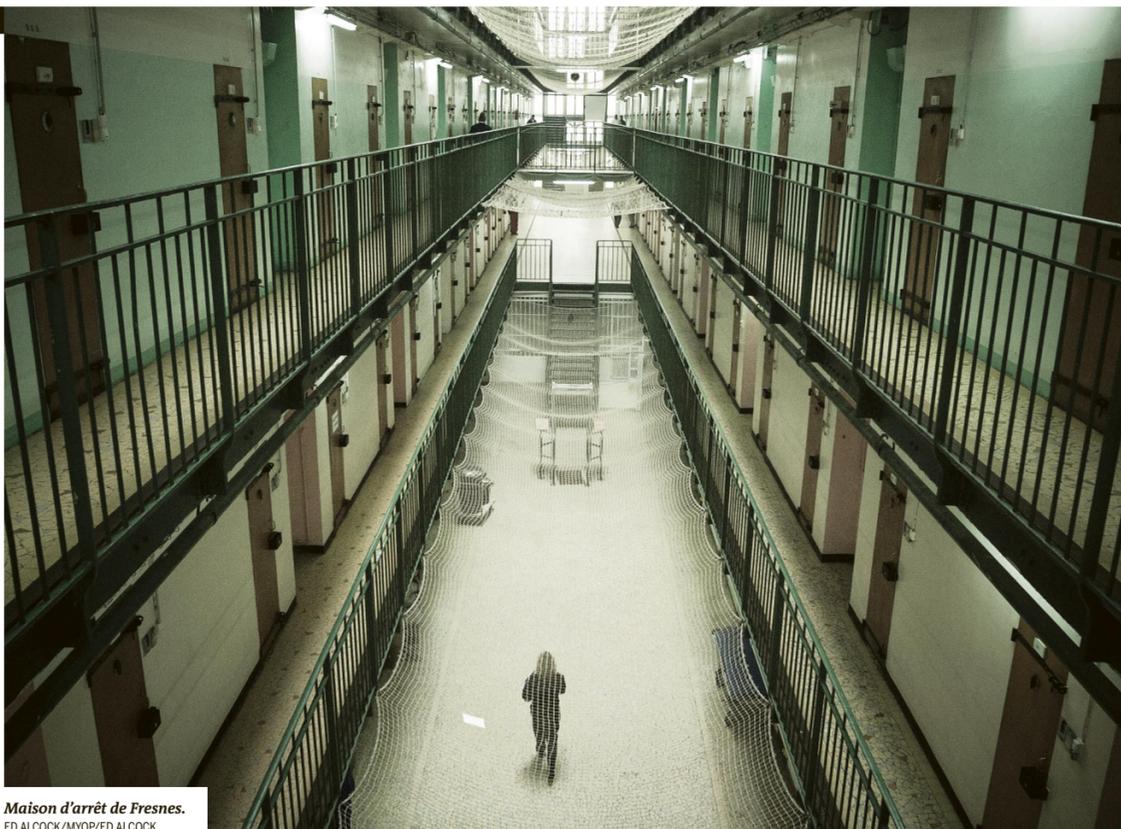
Dans « L'Ombre du monde », Didier Fassin met au jour les logiques sociales à l'œuvre dans le système carcéral et rappelle, arguments à l'appui, son échec

Places et classes en prison

JULIE CLARINI

Cela nous revient au visage : certains détenus ressortent de prison plus dangereux pour la société qu'ils n'y sont entrés. Chaque fois la même terrible redécouverte. Les terroristes qui ont frappé les 7, 8 et 9 janvier, les frères Kouachi et Amedy Coulibaly, se sont radicalisés derrière les barreaux. Le caractère criminogène de la prison est une chose bien connue, qui n'étonne plus et par conséquent indigné à peine. Cette sensation de malaise devant un aveuglement volontaire, le nouvel ouvrage du sociologue Didier Fassin, *L'Ombre du monde*, ne la dissipe pas, au contraire.

Prenant soin de ne pas considérer la prison comme un lieu isolé, encore moins une boîte noire (en cela, il se distingue de bien des études sur le sujet), l'auteur s'évertue à mettre au jour les logiques sociales qui alimentent la chaîne allant de l'arrestation d'un individu à sa libération. Il rappelle aussi, dans cette « enquête ethnographique », que la prison est d'abord un collectif d'être humains (qu'ils y soient consignés ou y travaillent), un monde d'objets (d'importance primordiale, et dont la valeur fluctue en fonction de leur rareté : drogues, téléphones portables, etc.), générant un



Maison d'arrêt de Fresnes.
ED ALCOCK/MYOP/ED ALCOCK

d'amender et de réinsérer, comment comprendre sa persistance et même, disons-le, son inflation ? Car c'est ce qui atterre, à la lecture de l'enquête, menée dans une maison d'arrêt proche d'une grande agglomération française : la prison enfle. Elle grossit toujours plus. Malgré ses faillites, malgré un gouvernement de gauche – c'est la première fois, avec l'élection de François Hollande, que l'arrivée de cette majorité ne produit pas de réduction de la population pénale. Et ce sans corrélation avec la criminalité : alors que, au cours des trente dernières années, le taux d'homicides volontaires a nettement diminué, le nombre de personnes écrouées a plus que doublé, avec une hausse stupéfiante de 52 % sur les seules dix dernières années. Pour la période récente, un certain nombre d'explications sont avancées, comme l'alourdissement des sanctions prévues par la loi notamment en cas de récidive, le développement de la comparution immédiate, défavorable aux prévenus, ou la soudaine décision de mettre à exécution des peines anciennes d'emprisonnement. A

cela s'ajoute, analyse l'ouvrage, la centralité de la prison dans l'imaginaire répressif des juges et des policiers, mais aussi des politiques et des médias, expliquant la difficulté des peines alternatives, quand bien même sont-elles disponibles, à s'imposer.

Pour comprendre ce qu'est la prison, il faut comprendre qui on emprisonne et qui on n'emprisonne pas, rappelle le sociologue. La délinquance financière jouit d'une quasi-impunité carcérale, on le sait, quand sont surreprésentées les classes populaires et les minorités ethniques. « Les hommes noirs ou arabes constituent les deux tiers de l'ensemble des détenus », observe-t-il sur son terrain d'enquête. S'il choisit de publier ces chiffres, malgré la traditionnelle hostilité française à l'emploi des statistiques ethniques, c'est pour rendre sensible la réalité de l'inégalité devant la prison. Elle-même, du reste, peut être analysée comme un instrument de gestion des inégalités : plus l'Etat social recule, plus l'Etat pénal avance, cette conjonction donnant lieu à d'intéressantes analyses.

De cette riche enquête, qui prend le temps d'interroger l'amont de la prison comme son aval, le métier de gardien ou le rôle de juges des libertés et de la détention, on retient cette formule : la prison est « un rappel à l'ordre social ». A cette aune, on comprend mieux pourquoi on n'y condamne pas « ceux qui comptent », on comprend mieux aussi pourquoi on ne fait aucun cas de l'ennui et la perte de sens dont disent souffrir les prisonniers, on saisit pourquoi leurs douleurs physiques sont négligées. Une façon de rappeler à chacun quelle est sa place dans la société. A la lumière de cette interprétation, la séduction, en prison, du fondamentalisme musulman (qui promet gloire et considération à ses adeptes) peut probablement, aussi, s'analyser comme une funeste résistance à cette dépréciation sociale. ■

L'OMBRE DU MONDE.
UNE ANTHROPOLOGIE DE
LA CONDITION CARCÉRALE,
de Didier Fassin,
Seuil, « La couleur des idées »,
608 p., 25 €.

De cette riche enquête, qui prend le temps d'interroger l'amont de la prison comme son aval, on retient cette formule : la prison est « un rappel à l'ordre social »

ensemble de tiraillements, de réflexes et de comportements qui ne pourront jamais être totalement contrôlés. Au mieux découragés par encore plus de peine, encore plus de surveillance. Autrement dit par encore plus de violence si, comme le dit l'auteur, la violence institutionnelle est « ce qui est en excès de la simple privation de liberté que le droit prévoit ».

Devant cette incapacité avérée de la prison à remplir la mission qu'on lui prête, notamment celle

Sans oublier

L'imagination couleur

Ligne rouge verticale qui sépare l'Est de l'Ouest (celle des « Peaux-Rouges » et de leur sang versé) ; ligne noire horizontale entre le Nord et le Sud, qu'opposent l'esclavage puis la ségrégation raciale : l'histoire des Etats-Unis, sa littérature et son cinéma dessinent ce que Frédérique Toudoire-Surlapierre nomme, dans ce séduisant essai, des « lignes de couleur ». La formule est empruntée au militant antiraciste W. E. B. Du Bois (1868-1963), qui voyait le grand « problème du XX^e siècle ». Certes, la désignation des couleurs ainsi que la symbolique qui y est attachée sont arbitraires. Celles-ci n'en imprègnent pas moins notre imaginaire collectif. Afin de révéler « le rôle de la couleur dans l'existence humaine », Toudoire-Surlapierre mêle œuvres canoniques, comme les icônes d'Andrei Roublev filmées par Tarkovski (1966) ou *Carré blanc sur fond blanc*, de Malevitch (1918), à d'autres plus inattendues, comme *Le Dernier des Mohicans*, de James Fenimore Cooper (1826), ou le conte *Blanche-Neige*, devenu le premier film d'animation en couleurs réalisé par Disney (1937). L'un des apports de cet essai est que, dans la « lutte des couleurs », la littérature se révèle aussi bien armée que les arts de l'image : *Voyelles*, de Rimbaud, ou *Mon nom est Rouge*, du Turc Orhan Pamuk (Gallimard, 2001), en offrent deux exemples parmi bien d'autres. ■

JEAN-LOUIS JEANNELLE
► *Colorado*, de Frédérique Toudoire-Surlapierre, Minuit, 176 p., 18 €.

NeuroProust

Il est de très jolies façons de vulgariser la science. Cette « balade proustienne du côté de la psychologie cognitive » en est une. Le livre d'André Didierjean invite le lecteur à saisir les enjeux de la discipline, à s'initier à ses plus récentes avancées, par l'entremise d'A la recherche du temps perdu, dont les extraits ponctuent le livre. Du souvenir et de la mémoire, Proust a décortiqué le fonctionnement secret avec une finesse sans égale, mais il est aussi un formidable passeur pour comprendre la théorie de l'esprit, par exemple, ou encore pour saisir l'influence des émotions sur le raisonnement... Autant de sujets sur lesquels planchent les neuropsychologues, avec plus ou moins de réussite. De l'amour, par exemple, ils ne percent



pas encore les mystères. ■ J. CL.
► *La Madeleine et le Savant. Balade proustienne du côté de la psychologie cognitive*, d'André Didierjean, Seuil, « Science ouverte », 192 p., 20 €.

Le degré zéro de l'entreprise

Deux essais, l'un d'un sociologue, l'autre d'un patron, dénoncent les idées simples et la courte vue qui dominent le milieu managérial

PHILIPPE ARNAUD

Il fut un temps où l'on se demandait si les entreprises avaient une âme. Cette époque semble bien révolue, si l'on en croit deux ouvrages très différents, écrits par un sociologue et par un chef d'entreprise, pour qui c'est l'absence de pensée qui caractérise désormais, très largement, le management contemporain.

Dans *Lost in Management* (Seuil, 2011), Prix du meilleur ouvrage sur le monde du travail en 2012, François Dupuy montrait un management naviguant à vue. *La Faillite de la pensée managériale*, qui en est la suite, se demande : comment en est-on arrivé là ?

Le diagnostic du sociologue est sévère. « Appauvrissement » de la réflexion à tous les étages, « paresse intellectuelle » de ceux qui nous dirigent. « Peu de place est laissée à la prise en compte de la complexité. » Pour François Dupuy, c'est notre rapport à la connaissance qui a changé. Le *fast thinking* – la pensée rapide –, ce qu'il appelle « la connaissance ordinaire », domine dans l'entreprise, comme dans la société. « La demande de connaissance ordinaire l'emporte largement sur celle d'une connaissance élaborée et les médias le traduisent dans leur programmation », écrit-il. Les présentations PowerPoint, par exemple, procurent une illusion de discours construit et réfléchi. La forme l'emporte sur le fond. L'image se substitue à la rigueur et à la raison. Résultat : une pensée approximative, réduite au plus petit dénominateur commun. Si vous vous en offusquez,

vous êtes un « élitiste fermé », pour ne pas dire un être « intransigeant » et « borné ».

Sur les écoles de management, le constat est amer et fera débat. Les *business schools* sont de plus en plus dans « l'impossibilité d'imposer l'effort d'apprentissage ». Glissement de la formation vers l'information, baisse des exigences, apprentissage toléré à condition qu'il soit attractif... L'auteur a beau jeu de dénoncer l'« inculture » des élites et n'hésite pas à parler de « désert culturel » à propos d'une grande partie du monde du travail.

Pas de mots assez durs

La novlangue managériale, Emmanuel Druon aussi la connaît. Ce patron de Pocheco, une PME qui produit des enveloppes près de Lille, essaie de mettre en œuvre des principes de management

alternatifs, qu'il a explicités dans un premier ouvrage, *Economies* (Pearson, 2012). Il n'a pas de mots assez durs pour ces consultants qui, du haut « du 27^e étage de [leur] tour de la Défense (...), décident du sort d'autres salariés ». Il raconte une scène cocasse où trois financiers, « bouffis d'orgueil », mandatés pour fermer une papeterie, l'assomment de leur jargon français : « J'ai zéro time, j'suis overbook »...

Le *Syndrome du poisson-lune* est sous-titré *Un manifeste d'anti-management*. Il prône une forme d'écologie mentale. « Il faut prendre du temps pour réfléchir », écrit Emmanuel Druon ; c'est la base d'un *slow management* qu'il essaie de pratiquer. Tout en se défendant d'être un « khmer vert », ou un « bolchevique ». Le poisson-lune, explique l'auteur, est le seul organisme vivant qui croît sans discontinuer jusqu'à la mort. Le syndrome

du poisson-lune est celui d'une société qui fait de la croissance sans limite le seul horizon envisageable. Ce syndrome touche aussi « une grande part de nos entreprises globales et de leurs dirigeants fascinés par l'expansion continue de... leur ego surdimensionné ». Emmanuel Druon, qui raconte sa propre expérience de chômage, affirme qu'il est possible de rompre avec « le fatalisme de la précarité ». « La prédation n'a plus d'avenir », écrit-il. On a envie de le croire. ■

LA FAILLITE DE LA PENSÉE MANAGÉRIALE,
de François Dupuy,
Seuil, 230 p., 20 €.

LE SYNDROME DU POISSON-LUNE.
UN MANIFESTE D'ANTI-MANAGEMENT,
d'Emmanuel Druon,
Actes Sud, « Domaine du possible »,
200 p., 19,80 €.